

« Jonathan » ou le respect de la différence

Lise Noël

Volume 25, Number 6 (150), December 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30669ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, L. (1983). « Jonathan » ou le respect de la différence. *Liberté*, 25(6), 122–128.

LISE NOËL

«JONATHAN» OU LE RESPECT DE LA DIFFÉRENCE

Lancé à l'automne 1981, JONATHAN est publié huit fois l'an par le Comité Québec-Israël, une constituante du Comité Canada-Israël. Dirigé par M. Victor Teboul, ce magazine se propose d'engager le dialogue avec des Québécois d'une autre culture au moyen de textes de fond sur le rôle et l'intégration des juifs dans la société québécoise, ainsi que de reportages sur la vie en Israël et d'entrevues avec des personnalités du pays.

Intention fort louable que celle de la revue sépharade donc, et qui a pour effet de procurer à des Québécois dont les amis juifs sont pour la plupart d'origine achkénaze, le plaisir supplémentaire de pénétrer dans un monde à la fois inconnu et familier. Plaisir qui, chez un Jacques Renaud par exemple, revêtira ce caractère de fascination que chacun éprouve un jour ou l'autre pour une culture différente de la sienne.

Le moindre intérêt d'un dialogue entre les communautés n'est cependant pas qu'on y apprenne souvent autant sur soi-même que sur l'autre. C'est ainsi qu'on saisira à travers les yeux du consul général d'Israël à Montréal M. Yitzhak Mayer, la rapidité au Québec d'un processus de sauvegarde de la différence qui s'est accompli grâce aux intellectuels en 20 ans seulement au lieu des 200 ans qu'il aurait mis ailleurs. Il arrive aussi qu'on retrouve chez autrui la confirmation d'une vérité qu'on savait déjà sur les siens, par exemple, comme le constate si bien M.

Michel Yarovsky, qu'il n'y a pas plus d'antisémitisme au Québec qu'on n'en trouverait au Canada.

Les problèmes fondamentaux de l'identité, du pluralisme et du droit à la dissidence sont donc au cœur des préoccupations de JONATHAN, lequel les traitera souvent sous l'angle de l'étude comparée: étude ponctuelle à l'occasion des diverses interviews, mais aussi étude systématique de la part du directeur Victor Teboul et du collaborateur assez régulier qu'est M. Michel Morin. Coïncidant plus souvent qu'autrement sur le fond et imprimant en grande partie son ton au «seul magazine juif québécois», le point de vue de ces derniers mérite donc une attention particulière.

Au Québec, nous dit M. Teboul, la question de l'appartenance ne se pose qu'entre guillemets: elle n'est que «*nationale*» ou *dite nationale*. Le problème n'existant pas, il est donc vite réglé. Il n'en va pas ainsi pour le peuple juif cependant, celui-ci se distinguant par «une éthique porteuse d'un message supérieur (et) d'une morale plus élevée que les autres». Cette éthique du judaïsme se prolonge dans un *Etat*, Israël, dont les membres se doivent d'être fiers au même titre que de la *nation* qu'il abrite. «Provocation au conformisme et à l'homogénéité», l'Israélien (et le juif en général) constitue en effet un exemple pour «toutes les minorités qui aspirent à l'autodétermination», toutes... «à commencer par les minorités des pays arabes» (le cas des Palestiniens soulève des objections, qui prétendent libérer «leur» terre, de même que celui des Québécois, un appui à ceux-ci pouvant constituer «une espèce de trahison» envers le Canada).

Sur ce fond commun de la *judéité* se détache, exemplaire, cette entité plus spécifique qu'est la *sépharadité*. Non seulement les sépharades se font-ils de plus en plus valoir à l'extérieur d'Israël, mais encore constituent-ils la majorité dans le pays même, auquel ils impriment d'ailleurs une conception nouvelle du judaïsme. Conception à la fois plus

justement réfractaire au compromis avec les pays arabes et moins occidentalement égalitariste. D'où la prédilection des sépharades pour Menahem Begin, lequel représente des valeurs «qui n'ont malheureusement plus cours en politique»: la terre d'Israël, la famille, la parole donnée, la religion. Aussi ayant de la difficulté à s'identifier aux partis politiques israéliens traditionnels, certains sépharades songent-ils à créer un parti de type... *ethnique*.

Mais poser la question de l'identité, c'est en même temps soulever celle du pluralisme et du droit à la dissidence. Ainsi au Québec, M. Teboul déplore-t-il que l'appartenance «nationale» puisse constituer «un chant à une seule voix» qui ignore la polychromie culturelle de Montréal: le directeur de JONATHAN voit dans ce phénomène un tel «relent de colonialisme» de la part des définisseurs locaux qu'il se voit contraint de réclamer une remise en question du concept même de culture au Québec (*Bloc-notes* no 5).

A cet effet, les *opinion makers* québécois pourraient prendre exemple, en la transposant à leur communauté, sur la démarche que M. Teboul propose, dans le même texte, pour une meilleure définition de la judéité en Amérique du Nord: le directeur de JONATHAN souhaiterait, en effet, que cette définition émane de «ceux qui ont une vie spirituelle juive très intense». Les penseurs du Québec gagneraient encore à faire leur le projet de société que dessine M. Teboul pour les juifs d'Israël: se donner un pays démocratique, pluraliste... «et surtout à leur image».

Par-dessus tout, cependant, l'intelligentsia québécoise devra renoncer à son goût de l'unanimité et apprendre à écouter d'autres sons de cloche. Celui de M. Teboul par exemple, qui excelle justement lui-même dans l'art d'admettre une vision «différente» des choses... qui soit «près de (ses) expériences et de (ses) préoccupations».

Ce ne pourront toutefois pas être les préoccupa-

tions des *ennemis arabes*, bien sûr, ni même celles des Égyptiens: après tout, Sadate n'a-t-il pas déclenché la guerre du Kippour et les intellectuels et commerçants de son pays, raté le «déblocage psychologique» envers Israël? On n'osera guère non plus exiger du directeur de JONATHAN qu'il prête l'oreille à une *gauche israélienne* «qui tend la main à l'OLP et croit au dialogue»: il faudrait même se demander avec lui si les Israéliens qui se livrent à de telles manœuvres ne devraient pas être considérés comme des «traîtres».

Cette gauche n'est-elle pas au mieux «déphasée», influencée qu'elle est par des *juifs américains* de tendance à la fois libérale et occidentale? Or, les Israéliens ne peuvent justement plus faire confiance à un Occident assujetti aux seules questions économiques et qui cède de toute façon au chantage des Arabes. Le monde entier lui-même ne s'incline-t-il pas devant le pouvoir «incommensurable» de ces derniers, qui ignore les iniquités commises ailleurs sur la planète pour «surveiller les Israéliens»?

Car M. Teboul sait reconnaître dans le traitement de la guerre du Liban par les média, davantage l'effet de la suspicion universelle que de l'attention particulière que devrait attirer sur elle une morale plus élevée que les autres. Il insistera d'ailleurs d'autant plus pour que les massacres de Sabra et de Chatila soient jugés selon les mêmes critères que les autres atrocités, que les Israéliens n'auront été coupables, à ses yeux, que «d'avoir fait confiance à des Chrétiens». Et même à ceux-ci il faudra savoir reconnaître une circonstance atténuante: «A-t-on le droit d'oublier, demande-t-il, que le jeune président du Liban venait d'être assassiné?».

Exemple parfait de ce dialogue entre les cultures dont, on l'aura compris, M. Victor Teboul est un ardent défenseur, le lecteur et la lectrice de JONATHAN pourront retrouver nombre d'idées analogues à celles du directeur chez M. Michel Morin. Aussi gagnera-t-on à les exposer simplement, ce dernier écrivant lui-même, selon son propre témoignage,

«avec cet esprit de rigueur et de clarté qui caractérise la tradition française».

A la base de la pensée de M. Morin se trouve le rejet farouche d'une conception de la culture qui serait volonté d'*homogénéité* au détriment de la *différence*. D'où une profonde méfiance envers l'Etat et le nationalisme... à l'exception bien entendu de l'Etat d'Israël, «maintenant qu'il existe», et du sionisme, le seul mouvement de libération moderne pour lequel la fin ne justifie pas les moyens. D'où encore la prédilection de M. Morin pour les minorités... à moins qu'il ne s'agisse évidemment des «Arabes de Palestine», lesquels ne valent guère mieux que leurs «exploiteurs» de l'OLP et des Etats arabes.

Adversaire du *conformisme*, M. Morin est particulièrement réfractaire au nationalisme québécois, le Québec étant un lieu fermé aux étrangers, «surtout, bien sûr, s'ils sont juifs». Il n'aime que Montréal (mais pas ces quartiers d'intellectuels que sont Outremont, le Vieux-Montréal, le Carré Saint-Louis ou la rue Saint-Denis) et cela justement parce que Montréal est une ville «sans patrie», et le Montréalais, un «locataire en son propre pays».

Le Canadien français de Montréal, nous dit M. Morin, a l'âme d'un «enfant», malléable et influençable, aux prises avec cette douleur intérieure qui vient de l'*incapacité de dominer*, voire de *résister*. Dans cette douleur il y a de la folie et cette folie est elle-même remplie de violence; mais cette violence est tournée contre soi car c'est «la douleur de la tendresse refusée qui culmine en folie d'autodestruction». Cette douleur finit toutefois par se comprendre elle-même, comme en viennent à se résorber «les tendances suicidaires». Il faut donc prendre le parti d'«une certaine schizophrénie» pour échapper au risque d'une schizophrénie réelle.

En cette entreprise, M. Morin se sait «parfaitement solitaire». Car l'erreur des intellectuels québécois (expression d'ailleurs contradictoire dans les termes, nous dit-il) est de refuser ce pari et de cher-

cher une issue à la douleur de leur âme dans les *apparences de la normalité* et dans l'extériorité, en particulier dans l'extériorité de l'Etat. Aussi ne trouvera-t-on pas tant chez eux les ferments de la culture que de l'*impuissance*. Pour échapper à cette impuissance, M. Morin préconise comme modèle la vision qu'il a du cheminement de Heinrich von Kleist: après l'errance, vivre, dans une maisonnette isolée, une passion d'amour absolu avec une femme «qui serait plutôt comme une sœur que comme une maîtresse»...

Le lecteur et la lectrice pourront s'étonner de ce qu'à ce point sensible à cette qualité de vulnérabilité qu'il trouve à Montréal, l'auteur se sente tout autant chez lui dans ces villes «hégémoniques ou assimilatrices» que sont Paris et New York, ou encore qu'il se plaise à éprouver l'influence d'une société française «homogène», selon lui, jusqu'à l'antisémitisme, et d'une culture américaine «uniforme» à l'échelle de tout un continent.

Il ne faut cependant voir en cette apparente contradiction qu'un de ces nombreux *paradoxes* qu'affectionne M. Morin. Celui-ci peut, en effet, continuer à aimer la France sans remords, l'esprit de Vichy survivant principalement aujourd'hui dans la société... québécoise. Que d'autre part, les Etats-Unis imposent leur culture ou que l'anglais tende à assimiler les autres langues, M. Morin ne voit rien là que de *normal* en Amérique du Nord: ce serait surtout parmi les intellectuels et les artistes québécois qu'on serait susceptible de déceler une volonté d'assimilation *totalitaire*.

La fréquentation des textes de MM. Morin et Teboul est donc essentiellement une école de respect de la différence. Différence entre le nationalisme justifié (sioniste) et les nationalismes contestables (québécois, palestinien); entre les Etats qui ont droit à la reconnaissance (ceux qui existent déjà) et les Etats auxquels il est permis de le dénier (ceux qui ne sont

pas encore souverains); entre l'assimilation normale (à l'anglais) et l'assimilation totalitaire (au français); entre l'hégémonisme culturel ouvert (l'américain) et l'hégémonisme culturel fermé (le québécois); entre les minorités qui sont dignes d'être appuyées (celles des pays arabes) et les minorités qu'on doit condamner avec leurs oppresseurs (les «Arabes de Palestine»).

Bref, différence entre les peuples qui ont le droit d'exister et les peuples qui ont le devoir de s'oublier. Et s'oublier est le lot des Québécois. Cette tâche ne devrait d'ailleurs pas leur être tellement difficile, les provinciaux n'ayant à toutes fins utiles qu'une importance marginale, et les Montréalais eux-mêmes étant justement reconnaissables au fait qu'on ne les «reconnait» pas.

Digne rejeton de ce peuple sans identité, l'intelligentsia locale est, pour sa part, restée figée à l'heure duplessiste, quand elle n'est pas tout simplement aliénée. Partisan toujours convaincu du dialogue, le directeur de JONATHAN ne dédaignerait pas toutefois que les «échetiers» du milieu recensent sa revue dans leurs chroniques et lui fassent la même part qu'aux périodiques de leurs «copains».

Mais, conscients qu'ils sont de leur véritable place dans l'échelle de la valeur, sans doute ces derniers préféreront-ils laisser respectueusement M. Morin à ses entreprises solitaires et M. Teboul à son éthique supérieure.